

Jacques Dournes et les Missions étrangères de Paris : d'un itinéraire sacerdotal tourmenté à un legs patrimonial exceptionnel

Marie-Alpais Dumoulin

Directrice de l'IRFA

Avant d'entrer dans l'œuvre de Jacques Dournes, il m'a paru utile de revenir sur des aspects plus biographiques et personnels concernant en particulier la période 1946-1970. Durant presque 25 ans - sur les 71 qu'aura duré sa vie – il fut en effet prêtre, missionnaire au Vietnam en tant que membre de la Société des Missions étrangères de Paris, l'institution qui nous abrite aujourd'hui. Cette période est d'une certaine façon bien connue, puisqu'elle a vu naître sa vocation d'ethnologue et lui a permis de produire l'immense matériau ethnographique qu'il a ensuite développé, approfondi et publié durant les 25 dernières années de sa vie, en France. Mais, d'un autre côté, certains épisodes en sont encore entourés de mystères, à commencer par sa rupture avec les MEP en 1970.

Ce destin perturbé, doublé de la personnalité extrême et colérique de Dournes, ont cristallisé autour de sa mémoire des souvenirs mitigés voire des avis négatifs tranchés. Il fallait donc attendre qu'une génération passe pour que l'institution puisse célébrer à son initiative et de façon apaisée l'un de ses membres les plus connus. Je ne reviendrai pas sur les raisons de cette notoriété, puisque chacune des 8 interventions à venir illustrera un aspect de son œuvre colossale. Il me revient en revanche de brosser à grands traits son itinéraire sacerdotal, en tâchant de faire la lumière sur deux aspects aussi primordiaux que méconnus : l'exigence spirituelle qui a animé sa vie d'apôtre ; les raisons de ses deux départs successifs de mission, après respectivement 8 ans passés chez les Sré et 15 ans chez les Jörai. Ces deux crises vocationnelles sont du reste particulièrement significatives de la vision dournienne de la mission.

I – Exigence sacerdotale et modèles spirituels

Dès le séminaire, le jeune Jacques Dournes est dit doté d'une « nature un peu extrême, insuffisamment mesurée¹ ». Les années de mission ne le départiront pas de cette caractéristique : selon ses propres mots, et comme le manifestent ses supérieurs à maintes reprises, il « crame pour le Seigneur² » sa santé, sa vie toute entière. Par quoi se laisse-t-il ainsi consumer au point d'évoquer « sa mort lente par usure³ » ? D'abord par souci d'une adaptation totale de son quotidien au mode de vie local et à ses conditions

¹ Note du Supérieur du séminaire de Versailles, 14 juin 1945, AMEP 3740-318.

² Lettre de Jacques Dournes à Mgr Seitz, Cheo Reo, 3 août 1955, AMEP 17C-KT-3750, dossier « P. Dournes ».

³ Journal, mai 1962, AMEP 3740-003.

sommaires, pour « vivre en pauvre comme les gens à évangéliser⁴ ». Surtout par la multiplicité des travaux entrepris, qu’ils soient strictement pratiques, ou éducatifs, caritatifs, pastoraux, linguistiques et ethnographiques. L’emploi du temps de ses journées et la multiplicité de ses compétences, détaillés dans ses carnets de mission, donnent le vertige. Par son caractère, Dournes est un bourreau de travail qui absolutise chacune de ses missions malgré « un physique de plus en plus ruiné⁵ ». Mais c’est aussi par les conditions de sa mission qu’il est poussé à agir au-delà de ses forces : arrivé en population presqu’intégralement non chrétienne, il est un défricheur qui doit multiplier les interactions et actions sociales pour tisser les liens nécessaires à la suite.

Derrière ces réalités, Dournes me semble surtout dépendant la vision missiologique de son époque où, pour faire court, la multiplication des « œuvres » et des sacrements était le signe d’un apostolat réussi, apportant à terme l’édification d’une civilisation chrétienne locale. Après avoir monté écoles, dispensaires, camps scouts, et sillonné le terrain de tournées apostolique, Dournes expérimente que cette méthode proactive ne produit pas les résultats qu’il en attend : du chiffre mais peu de fond, comme on le verra en troisième partie. Il y voit aussi un attrait mondain pour le résultat tangible, au point de parler de « quasi propagande qui, malgré ses protestations, fait abstraction de la grâce⁶ ». Il réfléchit alors, dès le début des années 1950 et pendant les 20 ans suivants, à une autre approche qui déplace radicalement le positionnement de l’apôtre. Il se sent appelé à vivre plutôt « la présence d’un exemple silencieux, la prière cachée⁷ ». Ce terme « caché » revient à d’ailleurs à chaque fois qu’il évoque cette spiritualité missionnaire différente à laquelle il aspire, qu’il s’agisse des actes (« prière cachée », « peine cachée ») ou de leur acteur (« serviteur caché »). C’est là une référence à la vie de Jésus-Christ à Nazareth avant le début de sa prédication, et, par extension, à celle de Charles de Foucauld, ermite au Sahara de 1901 à 1916.

Charles de Foucauld (qui n’était encore ni saint ni bienheureux) est en effet la seule figure spirituelle citée par Dournes dans ses carnets. Mise à part une allusion à Ste Thérèse de l’Enfant-Jésus et une référence aux figures missionnaires avant-gardistes que sont Louis Massignon et Jules Monchanin⁸, chaque développement spirituel de Dournes s’alimente de l’exemple du P. de Foucauld. C’est d’ailleurs sous le signe de Foucauld qu’il placera toute sa vie missionnaire, dès 1953 avec l’installation en pays jörai d’un couvent de deux Petites sœurs de Jésus dont il devient très proche. Début 1955, il profite d’un congé pour partir en retraite en Algérie, à l’ermitage d’El Abiodh où le P. René Voillaume a rassemblé les premiers frères vivant selon la règle de Charles de Foucauld. Dournes songe même à

⁴ Journal manuscrit de Jacques Dournes sous le titre de « La Croix sur les Hauts-Plateaux », vol. IX, p. 23, 1954, AMEP 3740-003.

⁵ Journal de Dournes, octobre 1964, AMEP 3740-003.

⁶ Journal, mai 1962, AMEP 3740-003.

⁷ Journal manuscrit de Jacques Dournes sous le titre de « La Croix sur les Hauts-Plateaux », vol. IX, p. 27, 1954, AMEP 3740-003.

⁸ « L’homme de la Mission », tapuscrit, Rome, novembre 1965, AMEP 3740-033.

les rejoindre, avant d'opter plutôt pour une proximité spirituelle. En juillet 1962, il effectue une autre retraite dans le sillage du P. Voillaume, à Ephrem en Terre Sainte. Il adhère alors à l'Union sacerdotale Jesus-Caritas, une fraternité de prêtre vivant leur ministère « à la lumière du message de Frère Charles⁹ ».

On reconnaît chez Dournes l'empreinte foucaldienne d'une spiritualité presque exclusivement christique. Sortir de soi, de sa volonté propre, sortir de toute visée humaine pour laisser la place au Christ. Connaître la souffrance pour être fécond, comme le Christ l'a vécu : c'est une voie désirable pour Dournes qui y retrouve son attrait naturel pour la solitude et sa propension aux tensions intérieures. A l'image de Charles de Foucauld chez les Touaregs, il ne veut plus faire de sa vie apostolique qu'une présence – ce terme revient lui aussi très souvent : « Il n'y a pas 36 moyens d'évangéliser les peuples. Seule la présence sanctifiante, qui les sanctifie, fait le Témoin Authentique¹⁰ ». Toujours soucieux des caractères propres du peuple auprès duquel il a été envoyé, Dournes note d'ailleurs que les Montagnards au mode de vie simple sont plus touchés par « une vie d'exemple comme celle des Petites Sœurs [de Jésus] que par « sermons et instructions, écoles et œuvres¹¹ ». C'est ainsi que ses dernières années de mission en pays jörai, à partir de 1961, seront occupées à faire vivre ce nouveau modèle, en dehors du cadre paroissial qui prédominait alors même en terrain de défrichage. Déchargé de ses activités de curé et d'enseignant, Dournes ne se consacre plus qu'à la formation des catéchumènes et à une vie intérieure plus exigeante, pour devenir « ce qu'il doit être, l'image fidèle de Jésus¹² ».

II – 1953-1954, « l'affaire des prières »

Annonce du kérygme, prière... voilà les piliers de son existence mais non l'intégralité de son emploi du temps. Ce serait oublier son immense travail ethnologique. Nous avons vu que Dournes se donnait comme première exigence d'adopter le mode de vie des Montagnards. Mais pas seulement en surface, dans les usages corporels. C'est un travail d'intégration mentale, d'acculturation de l'esprit : « Il faut essayer vraiment d'épouser leur pensée, de se mettre dans leur peau, et plus que dans leur peau, dans leur cœur, de voir les choses comme ils les voient¹³ ». Il me semble que cette phrase, formulée en 1963 pour ses confrères MEP, touche à la quintessence de la pensée dournienne, tant missiologique qu'ethnologique, ces deux domaines de recherche étant étroitement imbriqués puisque le sérieux du second conditionne les résultats du premier.

⁹ Site de l'Association Famille spirituelle Charles de Foucauld, p. d'accueil (consultée le 27/10/25).

¹⁰ Note manuscrite, vers 1953, AMEP 3740-012.

¹¹ Journal manuscrit de Jacques Dournes sous le titre de « La Croix sur les Hauts-Plateaux », vol. IX, p. 27, 1954, AMEP 3740-003.

¹² *Ibid.* p.21.

¹³ Tapuscrit d'une conférence sur les missions de Kontum, donnée à la session missionnaire MEP de Saïgon, 1963, AMEP 3740-039.

Au point de vue de l'apostolat, Dournes n'envisage surtout pas la conversion comme une action descendante, l'imposition de pratiques religieuses sur un terrain vu comme neutre. Au contraire, il décrit un processus ascendant, partant des réalités du terrain initial pour les « transformer de l'intérieur », les illuminer progressivement, les « transfigurer par renouvellement et ouverture¹⁴ ». Cela nécessite pour le missionnaire « une compétence et des connaissances » du terreau culturel, « fruits de l'étude et de la recherche¹⁵ ».

Au point de vue de l'ethnologie, cette exigence d'acculturation démarque Dournes d'un simple ethnographe collecteur de données pour en faire un promoteur autodidacte de l'ethnoscience, au moment-même où cette dernière était théorisée par Claude Lévi-Strauss. C'est en effet à partir de ses propres références culturelles que Dournes s'est approprié l'univers jörai, et non en le décrivant à l'aune des catégories intellectuelles occidentales. C'est en collectant et en assimilant chez eux « non seulement le langage, mais encore le comportement, rituel ou spontané¹⁶ » qu'il a pu connaître de l'intérieur le milieu jörai au point, dit-il, que « maintenant, je ne sais plus ce qui est d'eux et ce qui est de moi¹⁷ ».

« Pour mon peuple : éviter d'être bruyant, plein de soi et de ses idées ; le rejoindre sur son terrain, et lui faire trouver Jésus¹⁸ ». Se dépouiller, connaître pour rejoindre, voilà ce qui a motivé les multiples tentatives d'inculturation du catholicisme en milieu jörai menées par Dournes. En 1953-1954, le P. Dournes demeure depuis sept ans auprès de l'éthnie sré, dans le diocèse de Saïgon alors dirigé par Mgr Jean Cassaigne. Eclate à ce moment-là entre les deux hommes, pourtant unis par de très forts liens d'estime mutuelle, une querelle terminologique qui illustre à la perfection les exigences de l'inculturation dournienne. Dans les années 1950, les prières et le missel en vigueur dans les paroisses « montagnardes » de la région de Dalat datent des années 1930 et avaient été traduites par Jean Cassaigne, défricheur de la mission des Sré. Une démarche épiscopale est entreprise en 1953 pour unifier la terminologie religieuse de tous les districts montagnards. L'idée de Mgr Cassaigne est de remplacer les textes de 1930 par les traductions effectuées par Dournes à partir de 1949.

Celui-ci ne s'était d'ailleurs pas contenté de traduire les textes sous la forme d'une version mimétique. Tout pétri de la culture orale locale, ayant déjà collecté des dizaines de pièces de littérature orale sré, il s'était en effet beaucoup intéressé aux caractéristiques des mondes de l'oralité et aux moyens de mémorisation qui leurs sont propres. C'est donc de façon rythmée et versifiée, en respectant la nature et la structure de la langue locale, qu'il avait traduit les prières. Dournes raconte : « En 1950, Mgr [Cassaigne] m'encouragea à travailler dans ce sens. Je composai alors de nouvelles prières, versifiées, dont Mgr m'autorisa l'usage. Je fis ensuite tout un résumé de la doctrine chrétienne en phrases rythmées (7 à 800 vers). L'expérience a prouvé

¹⁴ « L'homme de la Mission », tapuscrit, Rome, novembre 1965, AMEP 3740-033.

¹⁵ « Un problème missionnaire de l'Eglise du Vietnam », in *Echos de la Rue du Bac*, n°10, février 1968, pp. 310-320.

¹⁶ « Potao, le maître des Etats », position de la thèse d'Etat soutenue en 1973, p. XXIII.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Journal tenu à Ephrem, juillet 1962, AMEP 3740-003.

qu'en quelques semaines un catéchumène – illettré bien entendu - savait l'essentiel par cœur et le comprenait¹⁹ ». Outre ces traductions-compositions, Dournes avait choisi pour désigner Dieu de ne plus utiliser le terme initialement utilisé, Bap-Yang, littéralement « Père des Esprits ». Arguant que la notion de paternité était totalement étrangère à l'univers des esprits / yangs si pregnant chez les Montagnards, Dournes était aller chercher le dieu Ndu dans quelques épopées locales pour désigner Dieu avec un terme préexistant. Après consultation de tous les missionnaires MEP de la région, Mgr Cassaigne décide finalement d'interdire l'usage de ce Ndu, référence culturelle jugée trop particulière à la zone d'aspotolat de Dournes, et d'en rester au corpus de 1930.

Pour ce-dernier, la querelle se soldera par son départ de la mission sré de Kala : se sentant désavoué, il quitte alors le diocèse de Saïgon. Pour Mgr Cassaigne, Dournes a trop fait preuve d'indépendance et d'obstination dans ses torts. Sur le fond, ce conflit dévoile une nouvelle fois deux approches missiologiques différentes. Dournes choisit la voie de l'étude du terrain, de laquelle il ne sera d'ailleurs jamais détourné par sa hiérarchie, sans y être encouragé non plus. Les différents rapports de mission font régulièrement mention des « savantes études ethnographiques » du P. Dournes sans plus de détails, avec une distance tendant à montrer que ce passe-temps est sans rapport avec la mission.

III- 1968-1970, conflits missiologiques, conflits politiques

Ayant quitté les Sré, Dournes arrive donc en 1955 chez les Jörai, dans une mission décrite unanimement comme ardue par ses conditions climatiques et humaines, dans « un milieu entièrement païen à 50km à la ronde²⁰ », selon les termes usuels. Malgré tout, Dournes parviendra à y rester 13 ans, et à y développer une action pastorale très réfléchie, jugée d'ailleurs « nouvelle²¹ » par ses confrères. En 1960, il y fait vivre une école dotée d'environ 70 élèves et a rassemblé un petit groupe de catéchumènes. En 1961, il est nommé par son évêque « plus spécialement chargé de la formation des chrétiens Thuong (Montagnards)²² ». Un autre père MEP est nommé à ses côtés pour prendre la charge de curé de la paroisse, renflouée de nombreux fidèles vietnamiens depuis l'arrivée massive de déplacés du Nord-Vietnam en 1954. Dournes développe alors spécifiquement la pastorale des catéchumènes jörai, tout en redinant d'année en année son constat d'échec. En 1965, il écrit par exemple : « La situation religieuse continue à se dégrader : baptisés comme catéchumènes se détachant peu à peu. Des catéchumènes nous quittent en avouant n'être venus qu'espérant des avantages matériels qu'ils ne

¹⁹ Rapport de Dournes à Mgr Cassaigne, 1953, dossier « Ndu », AMEP 3740-012.

²⁰ Mission MEP du Sud-Vietnam, rapport annuel de 1957.

²¹ Rapport de la mission de Kontum dressé par le P. Corompt, 1965, AMEP 17C-KT-054.

²² Décret de Mgr Seitz, 1^e juin 1961, AMEP 17C-KT-3750, dossier « P. Dournes ».

trouvent pas . En fait de conversion, il y eut seulement modification provisoire de conduites apparentes²³ ».

Il synthétise là ce qu'il relevait dès les années à Kala : le manque de fiabilité et de formation des catéchumènes ; la légèreté des baptêmes conférés par ses confrères ; la pression de la hiérarchie pour « faire du chiffre » en termes de sacrements ; la nécessité de ne pas baptiser des individus mais de convertir progressivement des instances sociales, dans ces sociétés communautaires. Ce constat deviendra progressivement conflit missiologique, au fur et à mesure que Dournes se verra reprocher la nullité de ses résultats chiffrables. Ce conflit autour du catéchuménat fait aussi son nid sur des visées politiques divergentes entre Dournes et son entourage missionnaire français, qu'il s'agisse des MEP ou d'autres religieux français au Vietnam.

Plutôt épargnés par la guerre jusqu'en 1954, du fait de leur relative autonomie administrative, les Hauts-Plateaux connaissent alors de profondes modifications démographiques avec l'arrivée de centaine de milliers de réfugiés du Nord-Vietnam et de colons vietnamiens. A partir de 1961, une insécurité latente s'installe, du fait d'incursions vietcong, suivies de réponses militaires gouvernementales. Les rares bouddhistes de ces régions, soutenus par le vietnminh, accomplissent des provocations contre les chrétiens montagnards, vus comme des agents de l'étranger. Dès l'automne 1965, ce sont les troupes américaines qui font face aux vietnminh, alors dotés d'importantes infrastructures militaires sur les Hauts-Plateaux. Dournes pleure la situation (« Les US tirent au canon sur mes villages et tuent des enfants. Je suis épuisé et saturé d'horreurs²⁴ ») et se méfie des espoirs alimentés par la présence américaine auprès des autorités vaticanes au Vietnam. Mais ce qu'il fustige plus profondément, ce sont les accointances post-colonialistes qu'il voit renaître chez ses confrères : les prêtres français du Sud-Vietnam entretiennent selon lui une frontière trop poreuse entre leur anticommunisme et l'annonce de l'Evangile au point de « faire de l'anticommunisme le but de leur mission²⁵ ». Par conséquent, les chrétiens montagnards ne sont plus soutenus, formés et baptisés par leurs pasteurs français que pour devenir de meilleurs agents de résistance anti-vietnminh.

Finalement, les deux terrains conflictuels entre Dournes et sa hiérarchie n'en deviennent plus qu'un seul : selon lui, si les prêtres français baptisent à la légère, c'est pour accroître les effectifs locaux non-communistes, et donc, in fine, pour faire le jeu politique occidental sous couvert de « défense de la civilisation chrétienne²⁶ ». Cette tension si

²³ Lettre de Jacques Dournes à Mgr Seitz, Cheo Reo, 25 janvier 1965, AMEP 17C-KT-3750, dossier « P. Dournes ».

²⁴ Mention manuscrite au bas du rapport tapuscrit écrit par Jacques Dournes à Mgr Seitz et au P. Dozance pour relater les évènements anti chrétiens du 4 au 6 juin 1965, 1965, AMEP 17C-KT-3750, dossier « P. Dournes ».

²⁵ Journal manuscrit tenu par Jacques Dournes à Saïgon, 1968, AMEP 3740-11212.

²⁶ Journal manuscrit de Jacques Dournes sous le titre de « La Croix sur les Hauts-Plateaux », vol. IX, p. 28, 1954, AMEP 3740-003.

habituelle aux missions d'Indochine depuis Mgr Pigneau de Béhaine revient comme un absolu dans la pensée de Dournes, selon son leitmotiv « Comment représenter l'Evangile si on opte pour un parti ?²⁷ ». Elle prend finalement dans sa vie le visage de la rupture. En 1969, il dénonce avec violence dans une publication au large retentissement ecclésial « le baptême-formalité » dispensé à des individus qui « restent parfaitement païens », dans une Eglise vietnamienne qui entretient par l'ignorance, le manque de formation et d'exigence chrétienne « la soumission de peuples qu'elle espère maintenir à l'écart de la Révolution²⁸ ». Ce fut suffisant pour finir de briser la confiance de son institution²⁹.

C'est ainsi que l'hiver 1969-1970 solde la vie missionnaire de Jacques Dournes, qui quitte alors le Vietnam pour congé d'études. Au retour de Dournes à Paris, la rupture avec sa vie sacerdotale est consommée, au sens où son congé devient une insertion définitive dans la vie universitaire, sans plus aucune activité apostolique. Mais il semble certain que Jacques Dournes n'eut jamais l'initiative de demander à Rome d'être relevé de ses obligations sacerdotale, pas plus qu'à être rayé des membres de la Société des MEP. Si bien qu'à son décès, en avril 1993, c'est naturellement vers les MEP que se tourne son exécitrice testamentaire, Albina Ferreiros, une consoeur ethnologue. Bien que le CNRS eut été désigné par Dournes en 1988 comme son légataire universel, c'est aux MEP que l'exécitrice fait le choix de céder archives et autres souvenirs de Dournes³⁰, soit 7 mètres linéaires de véritables trésors ; l'aurait-elle fait sans que cela lui eût été soufflé par le défunt ? C'est peu probable.

Conclusion

En 1962, dans une période de grande fatigue physique et de désarroi concernant ses résultats apostoliques, le P. Dournes écrivait en songeant à sa propre mort : « Peu estimé de son vivant, peu entouré des hommes qui ne comprenaient rien à ses exigences, ses refus de compromis et combines, il sera un inconnu après. Seuls les animaux, ses amis, sauront où est sa tombe. Ses chiens sauront l'y retrouver et y reposer aussi ; les oiseaux, dont il protégeait les nids, viendront y chanter des psaumes³¹ ». Je crois que la journée d'aujourd'hui lui donne tort, et c'est heureux !

²⁷ *Ibid.*

²⁸ « Un cri », texte de Jacques Dournes paru dans le courrier des lecteurs de *Parole et Mission*, n°47, octobre 1969, pp. 595-596.

²⁹ Dournes gardera d'ailleurs longtemps auprès de ses confrères l'image du cavalier seul qui s'est toujours gardé de toute bienveillance envers le pouvoir colonial et néo-colonial, et aurait développé une méfiance anti-française chez ses fidèles (Rapport tapuscrit du P. Grelier au P. Quégirer, sur « les méthodes d'apostolat du P. Dournes », 2 février 1974, AMEP 3740-318).

³⁰ Note manuscrite du P. Moussay, avril 1993, AMEP 3740-318.

³¹ Journal de Jacques Dournes pour l'été et automne 1962, AMEP 3740-003.